

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE,

AVEC CARTES ET PLANCHES,

RÉDIGÉES

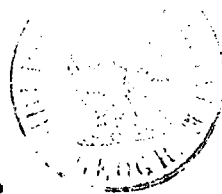
PAR V. A. MALTE-BRUN,

**MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES
DE PARIS, DE LONDRES, DE BERLIN, DE VIENNE ET DE RUSSIE.**

ANNÉE 1860.

TOME PREMIER.

PARIS.



ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

**LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.**

C. 1860

EXTRAIT DU VOYAGE EN AFRIQUE DU COMTE THÜRHEIM,
PAR TH. DE HEUGLIN.

Le comte Thürheim, qui a parcouru l'Orient depuis le commencement de 1856, et qui est de retour en Europe, était parti de Suez en juin 1857, et, après avoir passé à Djedda, Hodeida et Moka, il avait gagné Massaoua, d'où il s'était proposé de pénétrer directement par le Tigreh jusqu'à la capitale de l'Abyssinie.

Les guerres de partis qui continuaient de sévir dans l'Habesch, et les troubles qui agitaient les pays de Choho et de Tigreh, ayant mis obstacle à l'exécution de ce projet, notre voyageur résolut de faire une excursion dans le nord de l'Abyssinie, de se transporter à Khartoum par le Tañka, et d'y attendre qu'une occasion favorable lui permît de passer dans l'Amhara, où il réussit à s'introduire au commencement de 1858.

A Oumkoullou (3 milles nautiques au nord de l'île de Massaoua), il quitta la côte le 13 juillet 1857, se dirigea d'abord au nord-ouest, traversa les plaines sablonneuses que sillonnaient un grand nombre de ravins, tapissés de verdure, entre les bords de la mer Rouge, et les hautes montagnes de l'Éthiopie, et, après avoir marché à petites journées en suivant la plupart du temps le khor (ravin) de Gedged (1), presque à sec dans cette saison, il arriva le 16 juillet

(1) Voir aux *Annales* de septembre 1858 la *Carte des lieux situés au nord de l'Abyssinie*, par M. Werner Munzinger.

au pied des montagnes des Bogos. Le Gedged, qui court de l'ouest à l'est, s'échappait ici de ces montagnes comme une profonde fissure, dans laquelle se pressaient déjà de magnifiques graminées et de grands arbres. Le 17 juillet, tout en continuant de suivre le même khor dans la direction de l'ouest, et en faisant souvent des circuits pour passer entre de petits bouquets de bois, il commença à rencontrer des traces d'éléphants, et il remarqua des individus appartenant à une race de grands singes (*Cynocephalus Hamadryas*), et une marmotte (*Hyrax*). Ici la tâche difficile d'escalader de hautes montagnes, et de pratiquer un chemin sans fond, obligea de renoncer aux chameaux qu'on avait amenés de la côte, et de s'adresser à Mensa pour obtenir des bœufs et des hommes, afin de transporter les bagages jusqu'au haut des Bogos, dont le sommet, en forme de plateau, est élevé d'environ 6,000 pieds. Ce plateau, un peu déchiré par des khors et des ravins, est composé alternativement de pâturages, avec de grands arbres, et de terres pierreuses et inégales. Il est assez souvent entrecoupé de masses volcaniques et de crêtes de moindres dimensions. Les vallées, proprement dites, sont profondes pour la plupart, remplies de cailloux roulés et de blocs que les grandes eaux y ont apportés : elles se dirigent de l'ouest au nord.

D'Oumkoullou à Mensa (Geleb), il y a trente-deux à trente-six heures de chemin dans une direction à peu près nord-ouest.

Le village de Mensa est l'un des principaux en-

droits des Bogos, et compte environ quatre-vingts huttes de paille.

Le 21 juillet, le comte continua de s'avancer vers Kérén, le lieu le plus considérable du pays. On passa d'abord par une plaine pierreuse et stérile, puis on monta sur un terrain plein de rocs, et où croissent beaucoup de jasmins sauvages ; ensuite on descendit dans la vallée où coule la rivière d'Aïn Sabá, qui avait peu d'eau dans cette saison, et dont le lit était peu profond aux environs du gué. La distance de là à Kérén est de deux heures à deux heures et demie de chemin, et de dix de Mensa à Kérén, en allant à l'ouest. Kérén est la résidence de quelques missionnaires catholiques qui s'y sont fixés depuis quelques années. Il contient plus de cent huttes, fait un peu de commerce avec la côte, et possède beaucoup de bétail. Les habitants sont tous chrétiens (*costân*), et parlent une langue différente de celle des habitants du littoral ; cette langue est l'*Agaou*, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas un idiome éthiopien comme la langue des Habab, du Tigreh et de l'Amhara.

Le 22 juillet, le comte Thürheim alla à Djerbeh, petite station de missionnaires, située à environ quatre heures de chemin au sud-est de Kérén. C'est un petit village composé de quelques huttes de paille, voisin de la frontière abyssinienne, et habité par des Bogos, tributaires du Hamesén. Le chemin pour s'y rendre passe par des vallées rocheuses et profondes, ainsi que par l'Aïn Sabá, sur la rive orientale duquel se trouve Djerbeh. Tous ces environs sont très-

romantiques ; de grandes graminées couvrent les montagnes, pendant que les vallées sont remplies d'arbres, et d'arbustes épineux qui forment des fourrés impénétrables où se réfugient un grand nombre de bêtes sauvages, surtout le léopard et la hyène tachetée (*hyæna picta*).

Le 29 août, le voyageur marcha pendant six heures au nord ou au nord-est de Kérén, vers le village et le canton de Wasinta (Wasentet). Cet endroit est situé sur un ruisseau qui, venu du sud-ouest, se jette dans l'Aïn Sabâ, au pied du plateau des Bogos. Le naïb du pays maritime revendique la souveraineté de ce canton, dont les habitants qui sont, les uns chrétiens, les autres musulmans, se livrent avec ardeur aux travaux agricoles et à l'éducation des bestiaux. Le village du même nom contient environ une centaine de chaumières, et l'on y parle la langue des Habab. L'eau, les pâturages, et de beaux arbres abondent dans toute cette contrée. Auprès de Wasinta, on voit beaucoup d'anciens tombeaux mahométans (?), la plupart sur le sommet des coteaux : ils ressemblent à des fours, ont des murs en pierre et des incrustations de cailloux blancs ou de coquillages.

De Kérén, le voyageur partit le 16 septembre pour le pays des Barka. A peine eut-il fait une heure et demie ou deux heures de chemin, qu'il rencontra la profonde vallée où coule la rivière du même nom, laquelle, à partir d'ici, faisait un coude considérable au sud-ouest. Son lit était à sec et entièrement couvert de graminées et de roseaux qui sont le re-

paire d'une multitude de bêtes sauvages. On y remarqua une autruche. Passé cette vallée, dans la direction de l'ouest, le pays ne tarda pas à s'aplanir, et à former la plaine des Barka. Il est rare que l'on y trouve des demeures permanentes, attendu que les habitants sont nomades, et, de plus, ils étaient disposés à prendre la fuite pour se mettre à l'abri de l'invasion des Baria. L'agriculture est inconnue dans ces contrées sauvages. Qu'on ne demande pas s'il y a des routes tracées ; on a souvent toutes les peines du monde à se frayer un passage au milieu des grands roseaux et des broussailles hérissées d'épines. Déjà commençait à s'y montrer le palmier doum (*Crucifera Thebaïca*), qui ne se trouve point dans les parties montueuses où viennent naturellement des euphorbes, semblables au *cactus*. Le premier village des Barka, que rencontra le comte Thürrheim, s'appelle Bicha (Bischa), et est situé à environ vingt-sept heures de chemin au sud-ouest de Kérén. Les habitants payent tribut au Tarka ; ils professent l'islamisme, et possèdent beaucoup de champs de dourrah.

De Bicha, le voyageur arriva le 23 septembre dans les districts et village d'Algaden ou Algede (Ali-Goudi?), à l'ouest et à vingt et une heures de chemin du précédent. Il traversa, après être sorti de Bicha, une vaste plaine sauvage où régnait une abondante végétation, mais qui était inhabitée, et il gravit en dix-huit heures le plateau d'Algaden. Le chef-lieu de ce nom est situé à six heures de marche à l'ouest du

rebord oriental de cette éminence ; il est très-peuplé, et habité par des mahométans qui sont aussi tributaires du Tarka. Le climat ne doit pas y être bien sain. On fait venir du dourrah sur le plateau qui en est couvert ; les vallées et les dépressions qui l'environnent sont remplies de forêts, de halliers, et les bêtes sauvages n'y sont pas rares. Le village d'Algaden est construit, partie en paille, partie en terre glaise, comme les maisons des Berberins qui sont sur le Nil, et il tire sa provision d'eau potable d'un ravin alimenté par les pluies, à l'ouest du village, et qui court nord et sud. Les plateaux élevés des Baria, avec leurs rochers isolés et à créneaux, affectant les formes les plus bizarres (serait-ce le résultat d'éruptions volcaniques ?), sont visibles à environ six ou huit heures d'ici, vers le sud. Dans l'enfoncement qui se trouve entre ces plateaux et Algaden, coule le Bahr el Gach, qui vient du Hamesén, et va se perdre dans les sables du Tarka, assez rapproché, il est vrai, des montagnes de Baria pour que le bord vis-à-vis participe complètement de la nature du rocher, tandis que le bord de ce côté-ci paraît entièrement bas et uni. La vallée du Gach est également privée d'habitants, couverte d'arbres touffus, de doums, de broussailles et de graminées ; mais aussi les habitants d'Algaden y mènent paître leurs nombreux troupeaux de bétail. On voit dans le Gach beaucoup d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes *defassa* et *bubalis* (qu'on appelle ici *Tora*), ainsi que de grandes tortues de terre.

Le 16 octobre, le comte Thürheim partit d'Algaden pour Kassala, capitale du Tarka; après une marche de douze heures, le 17, il gagna le district et le village de Saouáb, situé à l'ouest et au nord-ouest d'Algaden, près du lit considérable d'une rivière alors tarie (probablement la rivière de Barka). Le pays entre les deux districts est montueux et presque entièrement désert; seulement on voit par-ci, par-là des habitations isolées et quelques traces de culture.

Le village même de Saouáb (Sauga), Situé du côté méridional d'un lit de rivière couvert de blocs de rochers, est assez grand. On y cultive quelques dattiers, et l'on y élève une quantité extraordinaire de bestiaux. La langue des habitants, qui sont très-hospitaliers et payent tribut au Tarka, n'est pas l'arabe (c'est peut-être le habab que l'on a voulu dire). Le comte Thürheim croit que la rivière, que je regarde comme le Barka, coule ici sud et nord. Le 18, il arriva à Kassala qui devait s'appeler jadis le Grand Hallenga. De Saouáb à Kassala, on ne compte que six heures de chemin dans la direction de l'ouest.

De Kassala, il se rendit le 31 octobre, par Kedaref, au Nil Bleu et à Khartoum.

A deux ou trois heures de marche de Kassala, le comte Thürheim traversa le Bahr el Gach alors complètement à sec, et ayant employé deux à quatre heures de plus, il passa par des clairières de forêts, des buissons et des graminées; plus loin encore, dans un pays de steppes désertes: ce qui fit en tout

quinze heures, depuis Kassala jusqu'à l'Atbara, dans la direction de l'ouest; puis, après avoir rencontré plusieurs fois cette dernière rivière sur son côté occidental (il l'avait passée à gué), il arriva en cinq petites journées de chemin à Kanara, chef-lieu du district de Kedaref. La plaine qu'il franchit jusqu'ici est en majeure partie une steppe où sont beaucoup de champs de dourrah, de petits établissements avec des habitations, des puits faits de main d'homme et quantité de troupeaux; par contre, Kedaref semble plus garni d'arbres à épais feuillage, surtout de buissons et de mimosas.

EXPLORATION

DU PAYS DE BAYOUDA ENTRE KHARTOUM ET AB-DOM,
EN 1856, PAR TH. DE HEUGLIN.

La route de caravane qui, depuis Khartoum, capitale du Soudan Turc, coupe en ligne droite l'intervalle qui existe, à partir de l'angle occidental du grand coude que fait le Nil dans la Haute Nubie, et passe dans la steppe de Bayouda, traverse un pays qui me semble avoir été jusqu'ici à peu près inconnu de nos géographes, et il en résulte que sur toutes les cartes où se trouve représentée la région arrosée par le Nil, ou il n'en est nullement question, ou bien il y est retracé d'une manière inexacte, quoiqu'il procure un moyen de communication aussi prompt que facile, en comparaison des interruptions fréquentes occasionnées par le grand nombre de rapides, si